
La folie de Nini. Étude du phénomène de la folie dans un roman du premier XX^e siècle: *Le fardeau des jours*

**Nini's Madness: A Study on Madness in an Early
Twentieth-Century Novel – Léon Bocquet's *Burden
of Days/Le fardeau des jours***

CHANTAL DHENNIN-LALART
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3

Le fardeau des jours is a novel published in Paris, in 1924, by Albin Michel. It is a time of transition in the evaluation of mental degeneration. Certain fashionable practitioners are interested in the biological determinism of mental disorders, while others are tempted by the new field of neuroses. Léon Bocquet is not a psychiatrist, nor a physician or a psychologist. As a countryside boy, his only way to escape his condition was to enter the Lille seminary. He also made himself noticed as a translator and a journalist, writing for local newspapers in Belgian and French Flanders. However, Léon Bocquet's interest in psychology comes with his novel *Le fardeau des jours*, whose protagonist, Mélanie/Nini, plunges into madness, and her progressive mental degeneration is the focus of this study. Besides being well aware of the psychiatric knowledge of the 1920s, the novelist, endowed with premonition and deep understanding of human relations, offers an approach that would not be disavowed by the 21st century geneticists and psychiatrists.

Keywords: Léon Bocquet; *Le fardeau des jours*; mental disorders; neurosis; psychosis; madness.

Introduction

Le fardeau des jours est un roman édité en 1924 à Paris, chez Albin Michel. Cette époque est un moment de transition à propos de la dégénérescence mentale. Certains praticiens¹, très en vogue, s'interrogent sur le déterminisme biologique des troubles alors que d'autres s'intéressent à un nouveau champ, celui des névroses.

Léon Bocquet n'est en rien un clinicien de la folie, il n'est pas médecin, il n'a pas touché non plus à la psychologie. Ses études sont celles d'un enfant de la campagne du Nord, fils de famille nombreuse, qui a trouvé la voie du séminaire pour sortir de son milieu et poursuivre des études en ville, à Lille. Ses matières de prédilection ont été le latin et l'anglais. Il a même brillamment réussi son concours d'agrégation en anglais ce qui l'a amené à gagner sa vie comme traducteur, en plus de ses gains comme auteur d'articles dans les journaux régionalistes des Flandres belge et française.

L'incidence entre le phénomène de la folie et Léon Bocquet tient à la folie de Nini – Mélanie

¹ Jean-Christophe Coffin, *La transmission de la folie (1850-1914)*, Paris : L'Harmattan, 2003. Il y est question de Valentin Magnan (1835-1916), d'Enrico Morselli (1852-1929) et d'Ernest Dupré (1862-1909).

–, la protagoniste du roman. Ce sera cette immersion progressive dans le trouble mental qui atteint Mélanie qui fera l'objet de ce travail de recherche.

I. Les mystères de la pensée folle de Nini : description de la maladie

Mélanie n'est pas « malade » comme le sont ses deux sœurs : l'une, Angèle, a des quintes de toux, sa gorge se serre et elle étouffe, elle devient faible à force de tousser ; l'autre, Zoé, est alanguie, rien ne lui donne envie de faire un pas de plus, elle est nonchalante et lascive. Si Mélanie n'est pas « malade », elle est pourtant fatiguée, voire brisée, par les brimades qui régulièrement lui rappellent sa situation de femme coupable d'avoir eu une fille avec un soldat allemand.

I.1. La description du retournement de comportement de Mélanie

Le retournement de comportement de Mélanie, à partir duquel son entourage dit qu'elle est « folle », se déroule en trois étapes. La première modification de l'attitude de la jeune femme est son « long appel d'effroi » (Bocquet, 1924 : 284). Cette frayeur signe une rupture dans l'univers habituellement rentré et enfermé de Mélanie. C'est le surgissement de l'impossible qui amène cette réaction. L'impossible ? Le décès d'Angèle, la sœur qui partageait sa chambre. Bien que ni la confidentialité ni la connivence n'existaient guère entre elles, les deux sœurs, à demi-mot, étaient dans l'entente empathique.

La mort, furtive, entra au Casino.
 Mélanie, qui ravadaait dehors tandis que Maria jouait sur le banc, adossée au pignon, ne soupçonna point sa présence. [...]
 Mélanie, longtemps après, s'étonna du silence insolite de la chambre d'Angèle.
 Elle poussa la porte du Tabernacle. Dès le seuil, l'immobilité de sa sœur l'effraya. Elle se pencha. Pas un mouvement. Elle approcha jusqu'à toucher les lèvres blanches comme cire. Elle palpa, au creux de l'oreiller, le visage. Il était froid.
 Alors, Mélanie remarqua sous les paupières à peine baissées la fixité vitreuse des yeux. Elle poussa un long appel d'effroi et, battant l'air de ses bras, s'éroula près du lit, inanimée.
 Un autre appel d'effacement répondit, celui de l'enfant accourue et qui, accrochée au corps inerte de sa mère, essayait en vain de la relever. (284)

Le retournement du comportement de Mélanie commence donc par l'effroi dû à la découverte du corps mort de sa sœur. Il s'accompagne, au début, de réactions « normales » : Mélanie utilise une approche très méthodique pour vérifier qu'il y a bien décès, elle est dans la réaction appropriée face au drame qui vient de se jouer, elle est organisée et logique dans les étapes qui la mènent à l'acceptation de la première impression. Le réflexe initial de Mélanie est de se pencher pour vérifier s'il reste une brîbe de mouvement, c'est-à-dire de vie. Le second automatisme est d'évaluer la respiration – ou non – de sa sœur. Le troisième est d'examiner la peau afin de considérer si elle est encore chaude. C'est quand le constat du décès d'Angèle est avéré que Mélanie pousse « un long appel d'effroi » (284).

À l'issue de cette phase cohérente, succèdent les premiers mouvements désordonnés de la jeune femme : « elle bat l'air de ses bras » (284). Cette agitation survient donc comme une sorte de crise inattendue par rapport au comportement structuré qu'avait eu Mélanie auparavant. L'implication psychologique très forte qui a été celle de la vérification de la mort d'Angèle semble devoir être évacuée par des impulsions hyperactives. Elles se manifestent sous forme de déplacements emportés des bras. Cette conduite agitée est-elle discordante ? Il apparaît que Mélanie ressent un impérieux besoin de remplir l'espace autour d'elle par des gestes compulsifs traduisant des besoins de motricité interne à satisfaire.

Le troisième événement qui survient, sonnait comme un désarroi insupportable à vivre pour Mélanie, est le fait qu'elle « s'éroula près du lit, inanimée » (284). L'émotion est si forte, que la station consciente debout en devient impossible. La période de malaise intense, déclenchée par

le constat de la mort d'Angèle, s'achève par conséquent par l'évanouissement de la jeune femme. Évitement de la réalité ? Refus de l'évidence sensorielle de la mort ? Le double effet constaté est celui de la chute de Mélanie et de son vertige. Il s'agit d'une perte de connaissance brutale, complète, qui entraîne l'écroulement de la personne. Avant que le retour progressif à la conscience ne se fasse, voilà qu'« un autre appel d'effarement répondit, celui de l'enfant accourue et qui, accrochée au corps inerte de sa mère, essayait en vain de la relever » (284). La pâmoison de la mère, inerte au sol, provoque chez Maria, sa fille une réaction « d'effarement » : la petite est stupéfaite mais elle dispose d'assez de présence pour essayer de relever sa mère. En vain. Mélanie reste longtemps en syncope puisque « à l'instant du goûter, Vasseur et Mélie trouvèrent le groupe lamentable de la morte, de l'évanouie et du mioche en larmes » (283).

1.1.1. Le basculement de Mélanie : « Mélanie est folle »

Bientôt, au petit matin, des symptômes plus graves font dire que « Mélanie est folle ». La nouvelle alerte commence comme précédemment : « Mélanie redressa son front. Une épouvante, semblable à celle qui avait précédé son évanouissement, emplit ses larges yeux sombres, démesurément agrandis » (283). Une émotion trop forte recommence à submerger la jeune femme ; sans doute, la pensée de sa sœur morte revient en force en elle au point que le trouble affectif d'hier s'impose avec violence. La journée précédente, elle avait « battu l'air de ses bras » (284), impuissante ; ce jour, ses yeux s'agrandissent immensément. Ce type de dysphorie est une porte corporelle qui permet d'évacuer une peur intense, une anxiété qui, sinon, serait paralysante, une frayeur pathologique parce que envahissante et non contrôlée. En effet, la redondance du phénomène d'épouvante fait considérer que Mélanie est en phase de souffrance intérieure et intime significative. Cette forme de trouble panique peut s'apaiser ou annoncer une période sans répit mental.

La suite montre que l'événement traumatique n'évolue pas vers le soulagement. « Sinistre, affreux, terrifiant, un hou ! hou ! lugubre comparable à la voix des chouettes nichées, un hou ! hou ! pathétique et plaintif qui se répercutait comme un froquement renouvelé déchira le silence » (284). Voilà que Mélanie, dans le mutisme de la maison écroulée sous la douleur du décès d'Angèle, pousse un hululement qui trouve le néant des mots échangés. A l'impossibilité de la parole entre les membres de la famille Vasseur, la jeune femme oblige à la communication, à sa communication. L'isolement est rompu, la fuite solitaire dans les pensées est anesthésiée, la douleur tue doit sortir de son accablement. Le « hou ! hou ! lugubre » (284), le « hou ! hou ! pathétique et plaintif » (284), impose sa récurrence puisque le hululement de Mélanie se répercute à la manière d'un bruissement animal qui, répété, prévaut sur tous les autres bruits de la nature. Et là, il s'agit du hululement de la chouette, oiseau de mauvais augure, oiseau de malheur. Maintenant qu'elle vient d'émettre ces cris qui signent la misère et la mort, Mélanie, malgré elle, s'associe aux sorcières. Elle devient le mauvais esprit du foyer dont il faut se défier.

Mais la descente dans la neuropathologie ne s'arrête pas là : « Ensuite, un large éclat de rire retentit et porta aux échos sa gaieté douloureuse » (284). Le rire, ou plutôt la crise de rire de Mélanie, est de ces manifestations « qui vous mettent un frisson derrière la nuque » (Goncourt, 1878 : 14). Léon Bocquet montre bien que le rire bruyant de Nini est typiquement un trouble d'inadéquation entre la gravité du moment et l'attente émotionnelle de l'entourage. L'analyse de ce rire, un large éclat qui résonne et porte loin, montre qu'il s'agit d'un mécanisme corporel de décharge affective qui, normalement employé, aurait été d'un bon secours pour la personne, mais qui, ici, face à la mort et à la famille accablée, est maladif. Il dévoile un traumatisme mental, une sorte de dégénérescence psychique. Mélanie est dans la fleur de ses vingt ans, pourtant, sans cause physique et matérielle repérable, elle présente une réalité mentale perturbée. D'une part, ce trouble n'est pas un délire ordinaire, exprimé lors d'une ambiance permissive ; ce n'est non plus une hallucination liée à des substances psychotropes qui entraîneraient ce comportement inadapté. D'autre part, la crise de rire de Mélanie n'entre pas dans un défaut de concentration ; elle n'est pas en lien avec une difficulté de repérage dans le temps ; elle ne représente pas une faute de repère dans l'espace

et dans son territoire ; elle ne se situe pas dans le manque de reconnaissance d'un tiers. Le rire de Mélanie sort du jeu normal des perturbations habituelles de la pensée. Il se situe hors de toute pathologie organique. Il tient de la folie.

1.1.2. Les comportements des tiers face à la folie de Nini

Sont concernés, en tant que tiers, Mélie et Gustave Vasseur, les parents de Mélanie, la petite Maria, fille de Mélanie et les voisins du village.

Les parents de Mélanie n'ont pas assisté à la première explosion traumatique de leur fille. Ils étaient absents quand Mélanie a constaté très lucidement le décès d'Angèle et qu'elle a enregistré à la fois l'absence de respiration de sa sœur, son corps froid et ses yeux vitreux. Cette fois, pour le triple basculement vers la folie – épouvante, hululement et crise de rire –, ils sont là. « Mélie et Vasseur se regardèrent. Ils se connurent plus seuls, plus misérables, plus châtiés qu'ils n'avaient osé l'imaginer durant leur méditation nocturne » (284). Face aux stigmates de démence qui caractérisent le comportement de leur fille Mélanie, les parents se regardent. Impossible de nier les signes alarmants qui sont l'évidence du drame qui est en train de se jouer devant eux. Ils pourraient exprimer des constats, partager leur désarroi, dire leur inquiétude. Ils pourraient se tourner vers Mélanie et la plaindre. Au lieu de cela, ils lisent dans leurs yeux leur solitude encore accrue, leur immense détresse et leur peine incommensurable. Mêmes leurs pensées sombres de la nuit n'avaient aucunement atteint ces sommets d'infortune. Ils ne sont pas aptes à gérer des situations aussi inhabituelles et troublantes.

La petite Maria « éveillée en sursaut, tendait les bras à la folle : Man Ninie, Maman Nie ! » (284). Mais Mélanie reprend son hululement, « fantôme sourd aux gestes figés d'horreur » (284), couvrant ainsi « la petite voix effarée » (284) de sa fille. Maria n'en comprend mais. Devant l'attitude de sa mère, la jeune enfant ne dispose ni de recul, ni de savoir, ni d'autorité. Sa solution est la tendresse : elle « tendait les bras » (284) ; la parole bienfaisante : « Maman nie » (284) ; et aussi l'effacement. En effet, comment s'adapter, si immédiatement, à ce trouble psychotique ? Mélanie ne rejette pas les marques d'attachement de sa fille, elle les ignore, elle les nie comme le suggère d'ailleurs l'expression « Maman nie » (284). Mélanie est toute entière dans bloquée, « figée » dit le texte, sur le sentiment d'effroi ressenti à la vue du décès de sa sœur Angèle. Maria a beau proposer sa présence pleine d'affection, elle n'est pas reconnue positivement par sa mère. Il n'y a pas de partage, pas d'expression, pas de partage sur la souffrance. La seule réaction possible de la part de Mélanie, même envers le seul vrai refuge qu'est sa fille, est l'incommunicabilité.

Les voisins ? La mère de Mélanie et d'Angèle, Mélie, aurait bien aimé que des voisins compatissants se manifestent. « Elle attendit que quelqu'un pousse la porte » (286). Mais ceux qui viennent ne correspondent pas à l'attente suscitée par ces deux événements emmêlés, la mort de l'une de ses filles, la folie de l'autre. « C'étaient des voisines apitoyées. C'étaient des ouvriers importuns qui vivent de la mort. C'étaient des gens bénévoles qui font aux défunts la charité de les ensevelir » (286). Personne pour parler de la vivante, de Mélanie. Personne pour parler. Ce qui aurait compté, après deux tels drames arrivés coup sur coup, aurait la venue d'une parente empreinte de chaleur courtoise. Une affabilité des mots et des gestes aurait pu débloquent verbalement la situation. Or, justement, s'il n'y a nulle survenue relationnelle dans l'univers de la mère Mélie, saine d'esprit même si la femme est dans l'accablement, il y en a encore moins dans celui, rebutant, de Mélanie, hululant tragiquement chaque fois qu'une nouvelle crise la reprend. Vis-à-vis de Mélanie, il n'existe pas d'empathie car, tout simplement, il n'y a pas de rencontre.

II. La folie, l'étiologie de la maladie de Nini

A l'époque où Léon Bocquet écrit *Le fardeau des jours*, la folie n'est pas totalement reconnue comme maladie. Les années 1920 sont pourtant celles de la description des symptômes cliniques de cette forme de pathologie. Léon Bocquet dut sans doute exploiter les documentations nombreuses à sa portée, car il donne, on vient de s'en rendre compte, un descriptif précis de la folie qui atteint Nini Vasseur. Le présent propos est de voir dans quelle mesure les connaissances psy-

chiatriques des années 1920 ont pu influencer chez Léon Bocquet son étiologie de la démence qui a atteint Mélanie.

II. 1. Les causes de l'entrée en psychose

Gaëtan Gatian de Clérambault est reconnu par Lacan comme son « seul maître en psychiatrie » (1966 : 65) et comme son « seul maître dans l'observation des malades » (168). C'est dire si, a posteriori, l'influence de Clérambault dût être significative en son temps. Or, Clérambault s'est singularisé dans sa recherche sur l'entrée en psychose (Garrabé, 1992 : 9). Il entrevoit une bipartition dans la clinique du début de la folie, une forme lente et insidieuse d'une part, une apparition brusque d'autre part. Il appelle « période prodromique » le pressentiment vague, peu repérable, échappant même à l'observation, que des malaises d'ordre physique sont déjà à l'œuvre dans l'individu commençant sa maladie mentale. Clérambault admet même en 1920 que des symptômes hypocondriaques peuvent précéder, voire accompagner ce temps de latence. Voit-on ces deux formes, l'une lente et dissimulée, l'autre brutale et éruptive, chez Mélanie ?

Il faut remonter au début de la guerre pour comprendre ce qui fait de Mélanie un être à part. « Elle avait forfait à l'honneur » (Bocquet, 1924 : 10). Elle avait eu une relation hors mariage avec un homme, première infraction au code de la famille ; et elle avait eu cette relation avec Otto Bauer, un Allemand faisant partie de l'armée d'occupation qui avait envahi et ensanglanté le village, seconde et impardonnable transgression à la réputation du clan, abîmée à jamais. De ces moments volés à la guerre, était née Maria. « Car il avait fallu, bon gré mal gré, s'encombrer de toutes deux, la coupable et l'intruse, et les traîner après soi, opprobre, flétrissure, honte, misère et risée, dès qu'on savait, où l'on passait » (11). Ces mots d'exclusion sont les signes de l'exclusion réelle pratiquée par le clan familial à l'égard des deux, mère et fille, reniées comme indignes.

Le moment fort, écrit sous la forme du récit de la distribution du pain lors du repas du soir, est prégnant. Il interpelle sur la force de caractère manifestée par Mélanie qui ne dispose pas du nécessaire pour se nourrir ainsi que sa fille. « Entre les genoux de sa mère, la petite Maria mâchonnait une croûte que Mélanie avait prélevée sur sa part. Quant à elle, les yeux baissés, le cœur gros, elle se forçait pour faire comme les autres. Mais la mie collait en bouillie molle à son palais et semblait lui remplir la bouche de cendre amère » (16-17). Voilà donc les malaises préparatoires d'ordre physique, dont parle Clérambault. A côté de ce manque d'alimentation, Mélanie ajoute la fatigue de porter à bras la petite Maria durant le long trajet de retour des réfugiés. La route est malaisée et difficile. Tout à coup, la vieille Mairaine s'arrête et dit : « Je n'en peux plus, je n'en peux plus, on devrait bien s'arrêter un peu ! Elle disait cela, mentant tout haut, par compassion. Car elle pensait à Mélanie, portant son mioche et peinant et butant, là-bas, derrière tous » (23). Sous-nutrition et surmenage sont des éléments d'accablement supplémentaires qui assaillent encore un peu plus la coupable Mélanie.

II.2. La période dite d'Incubation

Clérambault affirme que ces tout premiers signes sont les débuts véritables de la psychose. Il énumère des traits idéo-verbaux tels que des intuitions abstraites, des arrêts de la pensée abstraite et surtout un dévidage muet des souvenirs. Telle est la voie suivie également par Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*. Le petit automatisme mental subi par Mélanie est donc un trouble fondamental opérant comme un processus. Elle vit une exclusion douloureuse au point de vue affectif et sensoriel, mais elle n'extériorise pas. Le processus d'externalisation, qui ne se manifestera quasi uniquement que sous la forme de hululements sinistres, sera bien plus tardif. Il n'y aura jamais, pour la jeune maman, de commentaires sur les actes vécus en communauté, de demandes d'éclaircissements sur les restrictions auxquelles elle se heurte et qui la briment, elle ainsi que son enfant. Aucune question n'est formulée. Aucun reproche non plus.

Il en ressort que cette période d'Incubation est un trouble fondamental. Clérambault le décrit avec trois caractéristiques successivement admises dans le temps : la première, affective, ne comporte pas d'hostilité envers le reste du groupe ; et, en effet, Léon Bocquet n'évoque aucune récrim-

ination de la part de Mélanie à l'encontre de sa mère qui gère les destinées de la famille, à l'instar de cette inévitable distribution du pain du soir. La seconde, intérieure, est faite d'échos de la pensée qui aboutissent à des dialogues de ruminations. « Loin, loin, Mélanie en serre-file avec son enfant endormi, aurait bien voulu se dépêcher encore, afin d'arriver au plus vite et se laisser choir quelque part » (26). Les deux, la mère Mélanie et sa fille Maria, distancées par le groupe qui avance plus vite qu'elles, voudraient bien « se dépêcher encore » (26). Cet automatisme sensitif qui ne parvient pas à aboutir est admis comme un syndrome de début d'hallucination, générateur de phénomènes plus amples et plus tardifs. La troisième caractéristique est celle de la persécution :

Mais pas une pensée ne retourna vers Mélanie. Pourtant, c'était contre celle-ci que les machinations du soir s'acharnaient.

Accablée de lassitude et d'isolement, elle défailait. Plus démoralisante que l'épouvantement de cette route interminable aux multiples ruses où les pieds trébuchaient, l'indifférence de la communauté achevait de lui ôter ses forces. Dépeignée, le corps en nage, les bras comme cassés, les genoux rompus, embarrassée dans ses jupons, l'abandonnée sentait son énergie faiblir à chaque pas. (30-31)

Ces troubles purement passifs, c'est-à-dire sensitifs dans le vocabulaire de Clérambault, sont la dernière partie de la phase dite d'Incubation. Ainsi la psychose de Mélanie vient de débiter de manière insidieuse par des mécanismes subtils, abstraits d'abord, puis ils se rapprochant graduellement vers des modes d'expression plus physiques. Dans l'extrait présenté, la jeune maman est accablée de lassitude et d'isolement. Puis elle défaille. Les atteintes sensorielles mènent donc bien à un empêchement moteur qui est signe d'une autre entrave, plus mentale, qui ne parvient pas encore à sortir du corps de Mélanie. Il n'existe pas de décharge verbale, même si les ressentiments commencent à prendre une forme cohérente. Le vocabulaire épouse ce rapprochement graduel vers l'incorporation des voix de reproches, tués jusque là. Les mots tels que « démoralisante » (30-31) et « épouvantement » (30-31) en annoncent d'autres, déjà présents dans le passage, qui disent que la perspective chronologique vers la psychose est en route, ce sont « l'indifférence de la communauté » (30-31) et « l'abandonnée » (30-31).

II.3. Le syndrome de passivité

Un an après la parution du *Fardeau des jours*, en 1925, Clérambault désigne par syndrome de passivité ce qu'il entend par mécanisme général engendrant la psychose. Il a hésité sur les appellations : syndrome d'Interférence, syndrome de Parasitisme, syndrome de Contrainte, avant de distinguer cette locution de « syndrome de Passivité ». « Les éléments principaux sont les échos, les non-sens, les paresthésies de tout ordre, les phénomènes psycho-moteurs et les inhibitions de tous genres » (Clérambault, 1998 : 11). Il définit ce syndrome clinique comme contenant des phénomènes de trois ordres, c'est à dire résultant de la conjonction des trois automatismes mental, moteur et sensitif. Clérambault affirme que ce syndrome de Passivité est « l'élément initial, fondamental, générateur des psychoses hallucinatoires chroniques » (542). Il signifie par là que l'idée qui domine la psychose d'une personne n'en est pas la génératrice, et que le noyau de cette psychose est psycho-moteur et passif. Il résume son principe par la formule : « L'idéation est secondaire » (14). Autrement dit, Clérambault voit dans la psychose un processus en œuvre où l'idéation est seconde, résultant d'une dérivation.

Léon Bocquet n'a pas connu cette évolution de la pensée de Clérambault puisque, au moment où le roman *Le fardeau des jours* est publié, l'ouvrage *Psychoses à base d'automatisme* n'est pas encore totalement écrit. Et pourtant, imprégné par l'air des nouvelles pensées des cercles littéraires avant-gardistes, Léon Bocquet en suit les thèses durant leur élaboration même. Il faut dire que Léon Bocquet, en tant que membre du comité rédactionnel de la *Nouvelle Revue Française*, la NRF, est au fait des tendances majeures des années 1920. Il est chargé de la rubrique des nouveautés dans

la revue ; aussi il lit beaucoup, s'informe et sélectionne ce qui va être présenté aux lecteurs de la NRF. Ce rôle d'éclairer des parutions lui permet de se tenir au courant des pensées nouvelles. Et, dans le domaine de la psychiatrie, la pensée de Clérambault est si dérangeante, que nombre de ses contemporains ont entendu parler des observations et des analyses du clinicien.

Léon Bocquet, comme sensibilisé par cette présentation novatrice du processus moteur et mental menant à la folie, applique à son roman le même phénomène d'étiologie de la psychose. Pour l'auteur, Mélanie passe d'abord par un temps normal, celui de la fatigue et de l'abattement, pour ensuite passer par un temps pathologique qui n'existe que parce qu'il a été précédé par la phase motrice, sensorielle, corporelle. L'origine de la folie de Nini est bien dans une continuité entre la sous-nutrition et la marche trébuchante, dans un premier temps, et le sentiment d'indifférence de la communauté qui l'entoure dans un second temps. Le paroxysme du hululement ne pourra être avéré enfin que par le biais de l'événement déclencheur ; ce sera la mort de sa sœur Angèle. De plus, Clérambault remaniant constamment sa théorie, on peut lire aussi chez lui l'affirmation d'un trouble affectif initial. Léon Bocquet s'empare également de ce processus pour décrire un enchaînement lié à un début de vie expérimenté dans la différence : « Mélanie ne semblait point issue de la race austère et laborieuse » (10).

Ah, celle-ci ! De la voir, ou d'y penser seulement, les sourcils de Mélie se fronçaient. Une coquette ne songeant qu'aux affûtiaux. Une indigne, surtout ! Avec son teint mat, ses cheveux d'ombre bouclés et indisciplinés, ses yeux de velours profonds et obscurs où s'attardait une caresse ardente, tentation et damnation des hommes, elle détonnait parmi ses sœurs blondes aux regards bleus.

Et voilà que la drôlesse avait rompu la tradition : elle s'était fait remarquer, comme on disait. On avait d'elle, et mal parlé. A moins de vingt ans, pensez donc, elle avait fauté. Et quand ? Aux premières semaines de l'occupation ennemie, alors que les soldats français étaient fauchés comme des moissons rouges. Et avec qui ? Avec un de ces Boches envahisseurs au sac débordant de rapines, aux mains dégouttantes encore du sang des femmes, des enfants et des vieillards inoffensifs. Elle avait semé, la vilaine ! et récolté l'ivraie au milieu du probe froment. (10)

Léon Bocquet voit donc, dans l'origine primitive de la folie, à la suite de Clérambault et de Ploumarc'h (1994 : 58), « un socle qui attend la statue », la métaphore montrant qu'à un état premier, porteur d'antériorité et susceptible de développer des délires et des hallucinations, succède un épisode pathologique si une occasion extrême en permet le développement. Pour l'auteur du *Fardeau des jours*, à l'origine de l'origine de la folie de Nini, il y a donc sa différence corporelle – elle est brune, allumeuse, coquette – qui entraîne un regard autre, de la part de ses parents au moins, et qui en fait un « socle » prêt à recevoir des réactions psychotiques.

III. Des lectures de la folie de Nini

Dès le retour dans le foyer familial après la lourde période des évacuations de la Grande Guerre, Mélanie ne semble plus attendre que la mort (v. Bocquet, 1924 : 31). Une mort pourtant impossible à envisager car la jeune maman est indispensable à la survie de sa petite Maria. Une mort qui lui sera refusée par le romancier qui fait mourir ses deux sœurs Angèle et Zoé, les blondes aux yeux bleus, les préférées des parents, alors que elle, l'effrontée, ne parvient à disparaître que dans le refuge de la folie. Quelles lectures de ce comportement douloureux peut-on avoir ? Une centaine de pages, encore, sont consacrées à cette petite mort qu'est l'enfermement mental de Nini.

III.1. La folie de Nini

La folie est définie par ses représentations mentales, ses associations d'idées et la résurgence de la mémoire dans la pensée. La folie de Nini se définit par « la triste obligation de vivre » (333) qui lui impose la présence de sa fille.

Elle est fille-mère aux yeux des autres. Et elle le sait jusqu'au bout du bout de la fatigue qui l'accable : elle ne vit que pour « ce doux et précieux fruit de son amour » (31) qu'est la petite Maria. Si « tout délire revêt une certaine forme qui lui est imposée par l'état du caractère et du sens moral de l'individu chez lequel il éclôt » (Clérambault, 1998 : 469), alors, chez Mélanie, il lui est imposé par sa conception de son rôle de mère célibataire. Pourtant, le délire survenu, Maria n'est plus aussi cajolée : « Mélanie demeura seule occupante du Tabernacle. Nerveuse, agitée, irritable même avec Maria, ou contre elle, c'est là qu'elle passait maintenant des journées entières à se démener, à marmonner des propos incohérents ou à chantonner d'une voix étrange » (Bocquet, 1924 : 287). Pense-t-elle à ce rejet progressif de sa fille ? La voilà souvent perdue dans des pensées lointaines, vivant de façon automatique, semblant ne plus rien éprouver. Et pourtant... Lorsqu'Arthur, le beau-frère de Mélanie, pris de compassion pour Maria, lui caresse la tête blonde, voilà que Mélanie, hirsute, surgit comme une bombe de son Tabernacle pour crier « hagarde, courroucée : Ne la frappe pas, au moins ! Elle est sage ! » (299).

La présence d'Arthur, le mari de la seconde sœur Zoé, qu'elle ne reconnaît pas lors du début de cet épisode, lui donne un nouvel accès d'épouvante :

L'accent farouche de ce glapissement, plus que la figure aux traits ravagés et le désordre des vêtements de la jeune fille, découvrit tout à coup l'étendue du mal auquel Mélie avait fait allusion. Epouvante, détresse et folie ! Les heures de méditation taciturne, les reproches essuyés, les mépris, les rebuffades, l'idée fixe, le repentir, toute l'affliction quotidienne qui, depuis des semaines, des mois et des années pour des semaines, des mois et des années, avaient supplicié la malheureuse aboutissaient à ce calvaire.

Les stigmates imprimés sur le visage n'étaient rien en comparaison de la crucifixion intérieure infligée à ce cœur. Lentement, sûrement, la fleur de la jeunesse s'était fanée, l'esprit s'était corrodé. L'intelligence n'habitait plus que par lueurs intermittentes le cerveau qu'abritait le beau front d'ambre aux cheveux sombres. La réclusion, le silence et la frayeur l'avaient chassée. L'isolement, les regrets et les événements de ces derniers mois avaient consommé la déchéance. (299)

Mais des réminiscences anciennes peuvent surgir. Témoin cet éclair de lucidité qui traverse soudainement l'esprit de Mélanie :

Pourtant, un fugace éclair de souvenir parcourut, comme un rayon de phare, la mémoire en désarroi.

— Arthur ! bégaya la démente, cependant qu'elle serrait entre ses doigts les tempes marbrées d'un geste crispé qui semblait devoir exprimer l'autrefois, racrocher autour de ce nom les fuyantes idées.

— Arthur, reprit-elle dans un visible effort pour se ramenteuvoir. Et voici que, sur la figure, une lumière parut s'étendre. Un sourire rendit une minute aux larges yeux inexpressifs leur vivacité et leur beauté veloutée de scabieuses sombres. Une image vivante s'y précisait, ainsi qu'un paysage, reflété au miroir de leurs eaux mortes.

— Zoé, Zoé, dit-elle ensuite.

Elle avait réussi enfin à réassocier les deux existences. Le passé ressurgissait.

Après une nouvelle pause, d'un ton nuancé de douceur, Mélanie demanda :

— Pourquoi Zoé n'est-elle pas là ?

— Un autre jour, répondit-il, évasif.

Déjà l'esprit de Mélanie était reparti très loin de lui. (299-300)

Les associations d'idées de Nini, lorsqu'elles sont le fruit d'une résurgence de la mémoire dans sa pensée, redonnent une douceur dans la voix et un ton nuancé propre aux personnes saines d'esprit. Mais le retour dans la démence revient bientôt. Mélanie est folle.

III.1.1. Les psychoses hallucinatoires chroniques de Mélanie

Les attitudes démentes de Mélanie s'expliquent par une mécanisation de son subconscient. Elle a des gestes automatiques : « Machinale, elle lissait ses bandeaux, rajustait, sous la coiffe, son chignon » (298). Elle refuse de voir autour d'elle et d'entendre, au sens littéral des termes : « Mélanie, affalée dans un coin, se bouchait les oreilles » (286). Alors, pour tenir, malgré tout, une place au sein de cette communauté qui la refuse et qu'elle refuse, elle reprend son hullement : « Parfois aussi, vers le soir, le hibou douloureux installé dans son cerveau reprenait son cri funèbre, attroupant les gens au seuil des portes » (286). La mère, Mélie, pour parler de cette folie qui est une décharge non verbalisée, dit d'elle : « Mélanie bat la berloque. Je n'ose plus la laisser seule ici depuis qu'elle décaroche. Sait-on quelle manie peut traverser son esprit dérangé ? » (298).

Rarement la parole vient soutenir ces comportements. Une fois, cependant, Mélanie a parlé. Dans un soliloque aussi effrayant que ses attitudes hallucinées.

Au pays chimérique, peut-être suivait-elle la rapide vision tout à l'heure entrevue d'un couple amoureux.

— Ils promettent de revenir, lorsqu'ils s'en vont, tout, tous. Mais on ne les revoit plus, prononçait-elle d'une voix étrange, monotone et sans inflexion. Otto est parti le premier. Il n'est pas revenu. Mais je sais maintenant où il dort chaque nuit. Narcisse est parti, qui m'aimait bien aussi. Il ne reviendra jamais. Angèle n'est plus ici. Elle a quitté la maison un matin parce que Maria l'empêchait de dormir. On l'a emportée je ne sais où. Et Zoé, Zoé ne viendra plus jamais, plus jamais...

Elle continuait son soliloque prophétique, le regard absent, à des lieues de la pièce étroite, au-delà des parois de ce caveau où était murée sa folie, dans le vague, dans l'inconnu, dans la région mystérieuse où l'imagination s'égarait. Elle se parlait à elle-même par phrases brèves, saccadées, incohérentes. (300)

Et alors le basculement vers la folie revient :

Tout-à-coup, elle éclata de rire, d'un rire sinistre et sauvage tout ensemble, pendant qu'elle faisait le simulacre de dévider un écheveau sans fin en tirant sa chevelure en désordre.

Puis au rire succéda, terrifiant, ce hullement blessé qui avait épouvanté Zoé l'autre soir.

Maria dorlotait toujours sa poupée de chiffon. (301)

Le déclenchement de cet automatisme mental qu'est devenu le hullement engendre la formation d'un système d'associations qui sont métaphoriques. Pourquoi ce hullement blessé semble-t-il lié au lissage des cheveux de Nini ? Le souvenir d'une attitude amoureuse en est peut-être la cause. Clérambault, en 1920-1921, a regroupé dans la catégorie des délires passionnels ou dans des syndromes psychologiques à base de ce postulat, des mécanismes générateurs de basculement liés à la passion dont les composants sont Orgueil-Amour-Espoir quand le développement est normal, mais qui deviennent Espoir-Dépit-Rancune quand la forme devient pathologique. L'origine du délire passionnel est donc, selon Clérambault, à la fois corporel et psychique.

III.1.2. La lecture contemporaine du type de délire appelé ici « la folie de Nini »

L'approche actuelle de la psychose est apparentée au modèle stress-vulnérabilité (Tatossian, 1996 : 30). Ce modèle possède une place majeure et même dominante dans l'abord contemporain neuroscientifique de l'entrée dans la psychose. Natif de recherches anglo-saxonnes et américaines mais aussi françaises par l'entremise de celles menées par Henri Laborit, il s'est diffusé et imposé comme le modèle représentatif des normes actuelles de scientificité excluant catégoriquement toute dimension subjective. Situé à la confluence de plusieurs disciplines ou champ de recherches, il engendre le consensus dont il est indéniablement l'objet. La première occurrence du mot vulnérabilité qui dérive du latin *vulnerabilis*, date de 1676 et signifie « qui peut être blessé ». Ainsi, la

vulnérabilité désigne une certaine fragilité à être atteint d'un mal ou d'une maladie.

Dans le cas de la Mélanie du roman, il est certain que les conditions de stress impliquent une vulnérabilité exacerbée. Témoin la scène des funérailles de Zoé, pendant lesquelles, du seuil de sa maison, Nini se met à chanter, couvrant du dehors les bruits de l'office religieux du dedans :

Alors, au-dessus du répons liturgique, au-dessus du bruit des pieds chaussés de galoches et de bottines cloutées dont le martèlement sur le pavé ressemblait à celui d'une troupe, tout-à-coup, une voix pointue s'éleva ; claire, joyeuse, allègre, et qui chantait, elle aussi, comme si elle avait été stimulée :

« La mère Bontemps
S'en allait, disant aux fillettes,
Dansez mes enfants
Pendant que vous êtes jeunettes.
Plus tard, il n'est plus temps ! »

Au seuil du casino, Mélanie échevelée se rebiffait contre Louise Leleu, à qui on l'avait confiée.

Mais le couplet de la folle s'éleva encore, sautillant, ironique et sacrilège :

« La fleur de gaité
Ne croit pas l'été.
A vingt ans, mon cœur
Crut l'amour un Dieu plein de charmes. »

— Nini la sottie qui fait des siennes ! constata le garnement à Crombez.

Louise Leleu, épouvantée, repoussait la démente. Elle, plus fort, poursuivait la romance qui mélangeait en ce moment son air de valse aux dépréciations du psaume de pénitence :

« Ce petit trompeur
M'a fait répandre bien des larmes.
Fille qu'il tient sous son empire,
Fuit le monde, rêve, soupire. » (321)

Visiblement, dans cet accès de folie, se retrouvent deux terrains, tels qu'ils sont définis aujourd'hui par Bonnot et Mazet (2006 : 93). Il y a le terrain de l'environnement endogène, celui de l'amour brisé et interdit d'expression, avec Otto Bauer ; et il y a le terrain de l'environnement exogène, celui des funérailles de Zoé, la seconde sœur de Mélanie, elle qui avait déjà perdu Angèle, morte devant elle. Ces deux stimulations interfèrent en même temps pour donner des réactions franchement pathologiques, ici l'extériorisation de la vulnérabilité douloureuse de Mélanie. Comme dit Léon Bocquet, dans les pages finales de son roman, « l'incartade de Mélanie avait provoqué un beau scandale » (329).

Bilan

Depuis Léon Bocquet et G.G. Clérambault, les recherches en génétique ont permis d'affiner la notion psychiatrique de transmission. Des découvertes récentes, datant de la fin du XX^e siècle, ont fait apparaître que la transmission dépend des « variables d'expression des gènes » (Griffiths, 2010 : 248). Ainsi, désormais, il est acquis qu'être porteur d'un gène, même sur deux chromosomes, ne conduit pas nécessairement au développement de la pathologie qui y est associée. Il en est ainsi de l'hypertension ou du diabète, par exemple. Pareillement, le sujet « vulnérable » à la démence ne développe pas forcément cette maladie. Partant, la notion de vulnérabilité est synonyme de prédisposition dans la mesure où elle implique qu'il existe des sujets porteurs de dérèglements de leur fonctionnement métabolique, psychique, génétique qui sont susceptibles d'exprimer une maladie.

Ainsi, Mélanie, déjà différente, brune parmi ses sœurs blondes, coquette quand les autres étaient dans la conformité villageoise, pétillante quand il s'agissait de manifester son appétit de vie, était, de plus, un sujet à risque, c'est-à-dire vulnérable, devant les désordres de l'existence.

Elle a exprimé et développé ses potentiels vulnérables quand les situations de stress se sont présentées, contre lesquelles elle était moins bien armée que d'autres. C'est tout le déroulement du roman de montrer les étapes de sa déchéance psychique.

Le fardeau des jours, tout en étant très au fait sur les connaissances psychiatriques des années 1920, a aussi, par le biais de la prémonition et la compréhension des relations humaines par son auteur Léon Bocquet, une approche que ne renieraient pas les scientifiques généticiens et psychiatres du début du XXI^e siècle. Si le constat d'aujourd'hui c'est que, lorsque le stress retombe en dessous de son seuil de vulnérabilité, alors l'individu s'adapte et demeure dans les comportements de la normalité. Tout est question de seuils. Et, dans ce roman, chacun des protagonistes, à sa façon, dépasse les seuils ou y redescend. En dehors de Mélanie, la seconde héroïne est Mélie, la mère ; pourtant capable de générosité, Mélie devient vite odieuse ; mais, comme pour acter que les dérèglements sont sujets à décroître et à rentrer dans la normalité, le roman se termine sur une sorte de pardon général : « Vite, fille, dit Mélie à Maria. Pendant que j'installerai ta man Nini, va prévenir le Pépé que la soupe est chaude. Va, fille, conseille-t-elle » (344).

BIBLIOGRAPHIE :

BOCQUET, Léon, *Le fardeau des jours*, Paris : Albin Michel, 1924.

BONNOT, Olivier ; Philippe MAZET, « Vulnérabilité aux schizophrénies : revue de la littérature et applications cliniques », in *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, n° 54, 2006, pp. 92-100.

CLÉRAMBAULT, Gaëtan Gatian de, « Absence de caractère paranoïaque chez la majorité des persécutés hallucinés » [1923], in *Œuvres psychiatriques*, 2 vols, Paris : P.U.F., 1942. Réédition, Paris : Frénésie Éditions, 1998.

CLÉRAMBAULT, Gaëtan Gatian de, « Psychoses à base d'automatisme » [1925], in *Œuvres psychiatriques*, 2 vols, Paris : P.U.F., 1942. Réédition, Paris : Frénésie Éditions, 1998.

COFFIN, Jean-Christophe, *La transmission de la folie (1850-1914)*, Paris : L'Harmattan, 2003.

GARRABÉ, Jean, « Préface », in Gaëtan Gatian de CLÉRAMBAULT, *L'automatisme mental*, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », Paris : Laboratoires Delagrave, 1992.

GONCOURT, Edmond de, *Journal des Goncourt*, tome VI (1878-1884). Disponible au : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/critique/goncourt-edmond_journal-06/.

LACAN, Jacques, « De nos antécédents », in *Écrits*, Paris : Le Seuil, 1966, pp. 65-72 ; 151-193.

PLOUMARC'H, Christian, « Gaëtan Gatian de Clérambault. Des délires passionnels à l'automatisme mental, une clinique possible des psychoses », in *L'Abord des psychoses après Lacan 1958-1993*. Point hors-ligne, 1994, pp. 51-71.

TATOSSIAN, Arthur, « La vulnérabilité psychotique », in *Synapse*, numéro spécial, mars 1996, pp. 30-34.